

L'indiscipline de la géographie

Suzanne Laurin

Professeure de géographie
Collège André-Laurendeau

D'une entrevue avec Serge Moscovici sur l'espace, le temps et le social, j'ai retenu ce passage :

Ce qui me paraît le plus frappant dans ce qui s'est passé au cours de ce siècle dernier, en Occident, le plus extraordinaire, plus que son développement, c'est la disparition de la géographie. Elle a disparu [...] aussi et surtout en tant que forme de pensée, en tant que science. La science de la géographie n'occupe plus qu'une place secondaire dans notre façon de penser les choses et de les enseigner.¹

Géographe et enseignante, j'ai eu en effet souvent l'impression de ne pas être « là où ça se passe ». Pourtant, bien que les sciences sociales des années quatre-vingt posent de plus en plus l'espace comme un objet d'étude privilégié, tout porte à croire que la géographie se définit plutôt comme une technique au service de la pensée des autres, ou encore comme une accumulation de connaissances qu'il faut préalablement savoir avant de commencer à réfléchir... ailleurs que dans son propre champ. Dans le contexte des débats sur la crise des savoirs, on peut se demander si la géographie est une science en construction ou une discipline avec un pied dans la tombe. Et que signifie enseigner la géographie quand on refuse cet empirisme ? Savoir situer sur une carte, c'est un peu comme savoir lire et écrire. Toutes les disciplines peuvent et doivent, je pense, assumer une part de ces apprentissages. Alors, la question se pose : au-delà de ces habiletés à (se) situer, à localiser et à décrire l'environnement, y a-t-il une géographie à enseigner ?

Il est difficile d'être praticienne d'une science qui se pense si peu. On m'objectera que ces considérations intéressent peut-être l'épistémologie mais bien peu la pédagogie. Pourtant, je pense que le vacuum de la pensée géographique pose, entre autres, des difficultés dans l'apprentissage des questions d'espace (contenu et méthode).

Les étudiants qui arrivent au cégep ont une idée assez précise de la géographie. Une discipline où on mémorise, localise, décrit. Une nomenclature de pays, de régions, de villes. Une collection de données politiques, sociologiques, écologiques, économiques qui deviennent géographiques parce que collées sur une carte ou visualisées en excursion. Et ils ont raison. C'est ce que leur pratique antérieure leur a appris. Cela dit sans jugement aucun sur la qualité de l'enseignement dispensé. La problématique est d'un autre ordre.

Au dernier semestre, une étudiante vient à mon bureau me présenter son sujet de recherche en espace urbain.

« Je crois que je vais devoir changer de sujet. Sûrement que tu n'aimeras pas ça, c'est trop philosophique ou sociologique, tu ne trouveras pas ça assez géographique », dit-elle.

Geneviève s'excusait de penser l'espace urbain dans un cours de géographie. La somme de ses expériences académiques antérieures l'amenait à ce constat : je peux réfléchir en philo ou en socio, mais pas en géographie.

J'essaie dans mon cours de questionner cette vision des choses. La géographie serait peut-être aussi une science, comme les autres sciences sociales, avec un objet d'étude, des concepts et des notions propres. La géographie pourrait produire une pensée, une façon d'entrer en rapport avec une collectivité, une société.

Je demande à mes étudiants de choisir un sujet qu'ils ont envie d'étudier, de justifier leur choix, d'inventorier les questions qu'ils se posent en vue de rédiger une problématique d'espace. Autant que faire se peut. Par exemple, Pierre choisit de travailler sur Los Angeles. Il dit : « Je veux tout savoir, le nombre d'habitants, l'historique, les fonctions de la ville, ses activités, etc. » La conception de la géographie comme savoir encyclopédique. Mais le plus important, me dis-je, ce qui est à la base de toute démarche d'apprentissage, n'est-ce pas la curiosité ? Alors, je suggère : « Va lire ce que l'*Encyclopædia Universalis* donne sur la ville de Los Angeles. Essaie de choisir un aspect que tu aimerais questionner, approfondir. Écris tes questions. » Une semaine plus tard, Pierre revient, enthousiaste. « Je ne savais pas qu'il y avait autant de Latino-américains à Los Angeles ! Je voudrais savoir pourquoi, comment ils sont venus, etc. » Après un mois de travail, Pierre rédige une problématique qui fait état d'un cheminement intéressant depuis le moment où il a choisi son sujet. Ce travail s'approche d'une réflexion d'espace où il questionne le quartier ethnique, l'organisation des réseaux d'échange ou d'entraide, la structure d'espace de l'ethnicité de cette ville, ses mécanismes de construction, etc.

Mais la géographie ne pense pas beaucoup à ce genre de questions. La recherche bibliographique nous amène à la réalité : il n'y a presque pas d'analyse de la construction de phénomènes d'espace dans les revues de géographie. C'est en sociologie qu'on étudie la notion d'enclave ethnique ; c'est en anthropologie de l'espace qu'on réfléchit sur les rapports communautaires ; c'est en philosophie de l'urbain qu'on pense l'urbain.

Ainsi, l'étudiant qui était autonome dans sa démarche se trouve en « rupture d'autonomie » lorsqu'il s'agit d'essayer de répondre à ses questions. Il ne trouve pas de documentation pertinente, c'est-à-dire

des ouvrages qui poussent plus à fond la compréhension de l'espace comme une dimension à la fois concrète et abstraite du réel. L'étudiant n'arrive pas à élaborer une analyse du problème qu'il a pourtant bien formulé. Ce n'est pas que la chose soit impossible. Il faudrait penser, établir des liens entre des éléments qui n'en ont pas à première vue. Mais c'est une étape qu'une minorité franchit. La structure de l'apprentissage telle que définie aux différentes échelles de la société ne favorise pas une appropriation plus globale, ou disons plus diversifiée de la connaissance. À cela s'ajoute l'histoire individuelle de l'étudiant, sa propre capacité à franchir les obstacles. Mais il y a ici une difficulté spécifique due au fait que la géographie offre très peu de réflexions d'espace, ce qui oblige à chercher ailleurs matière à penser. La géographie n'a pas suffisamment construit son corpus théorique pour alimenter les analyses des questions d'espace : le problème en est un de méthode.

Dans un cours de géographie, Pierre s'est laissé entraîner sur une piste qui a soulevé sa curiosité, et soudainement, la géographie ne répond plus. Il ira voir ce que l'histoire, l'anthropologie, la sociologie ou la politique ont pensé là-dessus. Après tout, le découpage des disciplines est si arbitraire... Tout se passe comme s'il y avait un vide entre les « emprunts théoriques » aux sciences sociales et la nature physique, tangible, qui tient lieu d'espace. C'est ce blocage à l'échelle du « concret qui se voit » qui maintient la géographie au ras-du-sol. Aussi manquons-nous d'outils (livres, articles) qui puissent soutenir nos interventions dans l'apprentissage de l'analyse de l'espace dans les cours de géographie. Aussi devons-nous pallier ce problème en pigeant ailleurs dans le champ des sciences sociales des analyses qu'on présente souvent comme géographiques.

Les départements universitaires de géographie constatent qu'on déserte de plus en plus les lieux. Pour maintenir la barre, certains misent sur le développement des ressources techniques de la discipline, d'autres s'offrent comme consultants au privé en matière d'aménagement. Mais à un autre niveau, ne faudrait-il pas travailler à poser l'espace comme l'axe qui, avec le temps, participe de la construction du réel et de l'imaginaire de cette société ?

Quelles sont les grandes questions d'espace au Québec en 1987 ? Les géographes doivent travailler à l'élaboration de ces questions pour être présents dans les débats de société et confronter leurs analyses à celles des autres sciences qui s'intéressent aussi à l'espace.

Cet apprentissage devrait [...] sur le plan scientifique, conduire d'une part à traiter l'espace comme une catégorie explicative au même titre que les organisations sociales, les systèmes politico-économiques, les systèmes de valeurs, etc., et d'autre part à élaborer les concepts, les méthodes, les problématiques nécessaires à l'existence d'une anthropologie ayant l'espace pour objet.²

Une anthropologie, disent-elles ? Et la géographie dans tout ça ? Penser l'espace, pour avoir quelque chose à dire en géographie, comme une contribution aux discours du social. ❏

NOTES

1. Entrevue d'Émile Noël avec Serge Moscovici, « L'espace, le temps et le social », dans *L'espace et le temps aujourd'hui*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1983, p. 262-263.
2. PAUL-LÉVY, Françoise et SEGAUD, Marion, *Anthropologie de l'espace*, Centre de création industrielle, Centre Georges Pompidou, coll. « Alors », 1983, p. 26.

LECTURES

- ANGLADE, Georges, *La géographie et son enseignement*, PUQ, 1976 ; *Espace et liberté en Haïti*, ERCE, 1982 ; *Pour une réarticulation de la géographie sociale dans le Tiers Monde*, texte ronéotypé, UQAM, 1986.
- CAUQUELIN, Anne, *Essai de philosophie urbaine*, Paris, PUF, 1982.
- PORTES, A. et MANNING, R. D., « L'enclave ethnique : réflexions théoriques et études de cas », *Revue internationale d'action communautaire*, 14/54, automne 1985, p. 45-65.
- RITCHOT, Gilles, « Prémises d'une théorie de la forme urbaine », dans *Forme urbaine et pratique sociale*, Le Préambule & Ciaco, coll. « Science et théorie », 1985.
- « Savoirs en crise », *Revue internationale d'action communautaire*, 15/55, printemps 1986.
- « Sciences humaines : la crise », *Magazine littéraire*, n°s 200-201, novembre 1983.